

(IX^e ANNÉE.)

N^o VI.—TOME XIX.

41 31 JUILLET ET 5 AOUT 1830.

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES

DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

| | | | |
|----------------------|---|---------------------------|-------|
| Prix de l'abonnement | { | pour trois mois | 9 fr. |
| | | pour six mois | 18 |
| | | pour l'année | 36 |

| |
|---|
| 50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens. |
| 1 fr. id. pour l'étranger. |

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

Avis.

Tous les travaux ayant été suspendus pendant les jours mémorables qui viennent de s'écouler, notre Numéro du 31 juillet n'a pu paraître. Nos abonnés n'éprouveront, cependant, aucun préjudice sous le rapport du nombre des gravures. Nous joindrons au numéro du 10 celles qu'ils devaient recevoir le 31 juillet.

MODES.

On a vu cette semaine plusieurs écharpes en mousseline des Indes brodées au crochet en soie de couleur. Quelques robes en organdi blanc ont aussi une broderie de ce genre au-dessus de l'ourlet. Sur des robes en batiste de laine de nuance gris-pâle, une guirlande de feuillage, brodée en laine verte et brun foncé, est d'un charmant effet.

— Les plus jolis peignoirs en jaconas blanc sont entourés, au-dessus de l'ourlet, d'un petit entre-deux brodé au plumetis, et bordés d'une garniture en batiste plissée, au bord de laquelle est attachée une valenciennes. Un double collet carré, garni de même, rabat sur les épaules, et le bas des poignets est entouré d'une manchette qui retombe sur la main.

— Pour se promener le soir aux Tuileries une des plus charmantes mises que nous ayons remarquées se composait d'un peignoir de mousseline doublé en soie paille; une dentelle était froncée tout au tour et garnissait une double pélerine. Le chapeau en crêpe paille était orné d'une branche de bruyère lilas. Un petit fichu lilas était noué en cravate autour du cou.

— Dans les voitures qui se rendent en foule, de huit à neuf heures du soir, au bois de Boulogne on distingue beaucoup de robes blanches et de capotes en paille de riz, doublées de crêpe de couleur. Des mousselines à larges raies blanches ou en couleur, portées avec des chapeaux en paille d'Italie ornés de bouquets de plumes ou de fleurs. On voit aussi quelques canezous blancs avec des jupons de couleur; mais il n'y a maintenant que la richesse des broderies et la grâce dans la manière de les porter qui puissent distinguer cet accessoire de toilette dont on s'est emparé dans toutes les classes. Les écharpes sont très-nombreuses dans tous les genres de promenades.

— Il semble que les chaînes et les chevalières soient diminuées de volumes. Les femmes qui se mettent avec le plus de goût ne portent que des chaînes grecques ou en anneaux prolongés, très-souples mais étroites. Les émaux sont toujours préférés: tous les bijoux que l'on fait dans ce genre sont de plus en plus compliqués et variés dans leur forme.

VIE DE TALMA RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

La notice suivante, écrite en entier de la main de Talma, a été remise par lui-même, le 11 février 1818, à M. de Sévelinge, qui devait faire son article dans la Biographie des hommes vivans, publiée par Michaud. L'original autographe de cette pièce fait maintenant partie de la précieuse collection de M. de Saint-Vincent.

François-Joseph Talma, né à Paris de parens aisés, qui ne négligèrent rien pour son éducation, passa une partie de ses premières années en Angleterre. Ce ne fut qu'à l'âge de quinze ans, lorsqu'il revint à Paris, que la fréquentation du Théâtre-Français lui inspira le goût de la déclamation. Il avait reçu de la nature une imagination mélancolique, une sensibilité extrême de nerfs, tristes avantages, mais qui devaient lui donner un jour cette facilité d'exaltation, cette faculté si nécessaire de se bien pénétrer de ses rôles. Cette mobilité des nerfs était telle qu'à l'âge de dix ans, et il se le rappelait toujours avec une sorte de plaisir, étant en pension, on fit jouer aux enfans une tragédie (*Tamerlan*) dans laquelle il venait raconter les derniers momens d'un ami condamné à mort par son père. Il était tellement pénétré que ses larmes coulèrent en abondance en faisant ce récit, et qu'il pleurait encore une heure après le spectacle terminé. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le consoler. Sa vocation dès-lors était marquée. Lorsque ses études furent terminées, il retourna à Londres auprès de son père. Quelques jeunes Français l'invitèrent à se réunir à eux pour jouer quelques petites comédies françaises, dans la seule intention de s'amuser. La nouveauté de ce petit spectacle leur attira une grande affluence de beau monde. Quoique fort jeune, Talma fit assez d'effet sur l'assemblée pour que milord Harcourt et quelques autres seigneurs allassent trouver son père pour l'engager à le destiner au théâtre anglais. Son père, grand amateur des spectacles, et fier de ses petits succès, ne fut pas éloigné de se rendre à leurs sollicitations. Son fils parlait assez bien l'anglais pour hasarder cette entreprise; mais des circonstances particulières le ramenèrent à Paris, où son goût pour le théâtre le porta à faire la connaissance de quelques acteurs célèbres du tems, qui lui trouvèrent des dispositions et lui donnèrent des encou-

ragemens. Il parut à l'école royale de déclamation, et, après avoir été entendu, il obtint sur-le-champ un ordre de début au Théâtre Français. Il débuta un an après, le 27 novembre 1787, par le rôle de Séide dans *Mahomet*, et obtint des succès. Dès cet instant il rechercha avec empressement la société des gens de lettres, des peintres, des sculpteurs; il se donna une seconde éducation, celle d'un artiste; il étudia les monumens, les manuscrits, et fit une révolution dans le costume, qu'il avait trouvé presque dans la barbarie.

La révolution arriva; il vit *faire de l'histoire* devant ses yeux; il vit une tragédie vivante; ce fut pour lui un grand sujet de méditation et d'instruction. Dans ce déchainement des passions, il mit à profit tout ce qu'il vit, et tout ce qui pouvait s'adapter à ses rôles et être imité dans l'art qu'il cultivait. Enfin une violente maladie de nerfs, dont il fut attaqué il y a quelques années, ne fut pas sans utilité pour lui. Dans l'état continuel d'agitation où il se trouvait, il sentait trop vivement ses rôles; il eut besoin de modérer plutôt que d'exciter les élans de sa sensibilité et de son exaltation. Il ne pouvait jouer un rôle touchant sans répandre réellement des larmes; et cette maladie, qui semblait devoir le conduire au tombeau, fut l'époque de l'entier développement de ses facultés théâtrales. Cette remarque a été faite par un de nos plus célèbres médecins, et personne mieux que l'acteur n'en a senti la justesse.

(*Extrait d'un journal étranger.*)

LE POLYGAME.

Il est peu d'hommes qui aient tenu une conduite plus immorale et qui se soient joués du mariage avec moins de pudeur qu'un aventurier qui a été traduit devant la cour de justice des états du duc de Saxe-Meiningen pour crime de polygamie. Sa véritable origine est inconnue. Il prenait, dans ces derniers tems, le nom de baron de Frédérick; mais il prétend qu'il s'appelle Auguste-Frédéric de Duchenhause. Né en Saxe, il était officier dans le régiment des gardes françaises lorsque la révolution éclata. Il émigra, passa en Angleterre, se fit présenter à la cour de Georges III, et obtint le grade de lieutenant dans le 15^e régiment de dragons légers. Bientôt, à l'aide de sa jolie

t
e
r
e
a
-
r
s
h
t
ni
-
-
it
e
e
es
u
-
os
n



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. L. près le passage de l'Opéra
Chapeau en gros de Naples. Robe de gros de Naples garnie en passementerie façon de M^{me} Michel
rue de Richelieu N^o 87.

Bou
Habit
Rue Ne
Royal



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, N^o 2¹/₂, près le passage de l'Opéra.
 Habit d'Amazone Gilet Corset, des Magasins de Cior-Cury, 1^{er} Tailleur pour les Enfants,
 Rue Neuve des Petits Champs, N^o 13, Chapeau Napolitain, de Colas 3^{me} Chapelier, Palais
 Royal, Galerie d'Orléans, N^o 6.

L'Opéra
 M^{me} Michel

figure et de ses manières élégantes, il enleva une riche héritière et l'emmena en Écosse; on ne sait ce qu'elle est devenue. De retour à Londres, il épousa miss Tricky, fille d'un ministre protestant, chanoine de la cathédrale de Salisbury. Cette union ne fut pas plus heureuse que la précédente: il quitta sa femme et abandonna même l'Angleterre par suite d'énormes pertes au jeu et des poursuites de ses créanciers. Il passa en Espagne, dans le tems de la guerre de 1808, servit sous les ordres du général Castanos, et parvint, après être retourné en Angleterre, à obtenir une commission de capitaine dans le 25^e régiment de dragons. Comme il craignait d'être reconnu, il vendit cette commission, en dissipa le prix et épousa une de ses cousines, bien que ses deux premières femmes, ou du moins la seconde, fût encore vivante. La cousine du soi-disant baron de Frédérick ayant découvert une partie de son odieuse conduite, il s'en suivit entre les époux une séparation volontaire. Miss Tricky mourut peu de tems après. Frédérick profita de cette circonstance pour se dire veuf et pour épouser une quatrième femme, miss Richards, fille d'un riche négociant anglais établi à Hambourg.

Après avoir perdu au jeu et dans la débauche la dot de cette nouvelle victime, et avoir contracté des emprunts qu'il était incapable de rembourser, il se rendit à la cour du duc de Saxe-Meiningen, et y fut très-bien accueilli, grâce à un faux brevet de lieutenant-colonel, à un faux contrat de mariage avec miss Tricky, et d'autres faux titres qui le faisaient passer pour un homme opulent. Il rencontra dans la haute société M^{me} la comtesse de ***, qui avait déjà éprouvé de grandes vicissitudes de la fortune. Cette dame, Française d'origine, et d'une famille noble, avait épousé, pendant l'émigration, un gentilhomme polonais qui la laissa veuve au bout de quelques années, et lui légua une fortune considérable. Cette opulence fut beaucoup réduite par la mauvaise administration d'un second mari, parent de la comtesse, qui est mort à Versailles en 1828. A l'époque de ce second veuvage, la comtesse se trouva ne posséder autre chose qu'une garde-robe assez considérable, beaucoup de diamans et de bijoux, et quelques tableaux de prix. Elle vendit les objets d'art et partit pour la Pologne, avec le projet d'entrer dans un couvent. C'est en se rendant dans ce pays qu'elle eut le malheur de rencontrer notre aventurier à

Salzingen. M^{me} la comtesse avait passé l'âge de la première jeunesse ; elle n'avait point de fortune , mais ce qu'elle avait conservé d'effets et de bijoux suffisait pour tenter la cupidité d'un homme tel que le prétendu baron de Frédérick. Il lui adressa ses hommages , parvint à les faire agréer , l'épousa , et disparut au bout de quelques jours , avec tout ce qui restait de précieux à l'infortunée comtesse. Il laissa en partant une lettre dans laquelle il lui demandait pardon de ses torts et assurait qu'il allait les expier en se noyant dans l'Elbe.

Frédérick était bien loin de vouloir exécuter des projets aussi tragiques. Il venait d'épouser à Hanovre une sixième femme , la veuve d'un négociant appelé Crammer , lorsque le consul d'Angleterre , M. Canning , frère du défunt ministre , découvrit ses intrigues et le fit arrêter.

La cour de justice de Saxe-Meinungen ne s'est point occupée des quatre premiers mariages , ni de la question de savoir si trois des premières épouses existaient lors de l'union de Frédérick avec M^{me} la comtesse de ***. Elle s'est seulement arrêtée à cette circonstance démontrée , que , du vivant de la comtesse , le soi-disant baron Auguste-Frédérick de Duchenhauseu avait contracté mariage avec M^{me} Crammer. En conséquence , elle l'a déclaré coupable de bigamie , et l'a condamné à un emprisonnement perpétuel , et à être employé aux travaux publics , notamment au nettoyage des rues de la ville.

Grâces à l'intercession de la famille polonaise à laquelle la comtesse s'était unie par son premier mariage , cette dernière partie de la sentence ne sera point exécutée ; mais Frédérick gardera prison pour tout le reste de ses jours.

LE BISCLAVARET.

Tristan le voyageur raconte , ainsi qu'il suit , les superstitions auxquelles les habitans de la Bretagne s'abandonnaient au XV^e siècle.

« A Ploërmel , on croit , plus qu'en toute autre partie de la Bretagne , à d'étranges métamorphoses. On prétend que les cheveux soufflés avec certaines paroles se transforment en serpens. On ajoute que les fées changent en or ou en diamant la main de l'indiscret qui va puiser à leur fontaine. Mais les

métamorphoses les plus fréquentes sont celles des coupables en *loups-garoux*. Les sacrilèges, les adultères, les empoisonneurs, les parjures, les incendiaires ne peuvent racheter leurs crimes qu'en devenant plusieurs fois semblables à ces animaux sauvages, qui, par suite de cette superstition générale, inspirent aux habitans des campagnes une sorte de terreur superstitieuse. Ils partent sous la forme adoptée, vers les six heures du soir, et ne peuvent revenir chez eux qu'après avoir parcouru au moins sept paroisses. D'autres, après avoir épuisé leur portion de plaisir, comme hommes, vont faire les parasites dans une autre condition animale, voir même celle du loup-garou ou du bisclavaret, qui n'est qu'un loup renforcé. L'anecdote suivante, sur un de ces derniers, faisait grand bruit à Ploërmel.

« Il y avait en ce pays un seigneur brave et courtois. Il s'absentait chaque semaine pendant trois jours et trois nuits. Sa femme le pressa de lui faire connaître le motif de ses absences. « Sachez donc, lui dit-il, que je deviens bisclavaret au fond des bois. — Mais, répliqua la dame, où mettez-vous donc vos vêtemens tandis que vous courez ainsi tout nu, car je ne pense pas que vous fassiez porter à un loup les modes du duché de Bretagne? » Le mari ne voulut pas répondre, de peur que, si on lui dérobait ses habits, il ne restât définitivement loup-garou. Mais sa perfide épouse fit si bien qu'il lui indiqua l'endroit où il se dépouillait. Cette femme traîtresse alla trouver son amant, qui, à la première course nocturne du mari, vint soustraire frauduleusement ses vêtemens. Contraint à demeurer sous la peau d'une bête farouche, ce pauvre mari vivait tristement dans les forêts, sans vouloir y lier connaissance avec les loups véritables. Cette noble réserve lui porta bonheur.

« Le duc, étant venu visiter à Ploërmel les tombeaux de ses prédécesseurs, prit dans les bois les plaisirs de la chasse. Ses chiens poursuivirent le bisclavaret, qui, ayant reconnu le duc, alla poliment à sa rencontre. Le prince, admirant la tournure soumise de ce loup courtois, le fit conduire en son palais, et le promut au rang des animaux domestiques de première classe. Un avancement aussi honorable rendit le bisclavaret plus caressant et plus doux que jamais. Le duc, avant de partir de Ploërmel, voulut tenir cour plénière. Parmi les

chevaliers qui s'y rendirent était le galant de la femme du bisclavaret. Celui-ci s'élança avec fureur sur son rival, et lui arracha le nez. On s'étonna qu'une bête qui montrait d'ordinaire tant de mansuétude et de soumission fût, à ce point, furieuse et acharnée contre un seul individu. Cette sage remarque éveilla les soupçons; la femme et son complice furent conduits en prison, et avouèrent enfin la vérité. On rapporta au bisclavaret ses habits, qu'il trouva un peu étroits; car, en sa qualité de bête, il avait pris de l'embonpoint. Cet aimable seigneur, rendu à l'humanité, suivit le duc à sa cour, et y demeura constamment. »

VARIÉTÉS.

— L'anniversaire de la naissance de Shakspeare a été célébré cette année à Stradtfort-sur-l'Avon, patrie du grand poète, par une fête qui a duré quatre jours, et qui rappelle dans quelques-uns de ses détails le célèbre jubilé organisé par Garrick, dans la même ville, en juin 1769. On sait que Garrick adorait Shakspeare. Le grand acteur invita toute l'Angleterre à cette fête nationale et l'affluence y fut prodigieuse. Quantité de personnes campèrent sous des tentes autour de la ville qui, sans être petite, n'était rien moins qu'assez spacieuse pour contenir cette population improvisée. Des milliers de gens du commun bivouaquèrent, et quelques-uns des premiers seigneurs d'Angleterre dormirent dans leur voiture. Le succès de cette fête engagea Garrick à la répéter l'hiver suivant sur son théâtre de Drury-Lane, où elle eut cent vingt-deux représentations. C'est cette espèce d'apothéose qui vient d'être renouvelée à Stradtfort.

ARSENAL DE VÉNUS.—EAUX dans lesquelles il suffit de tremper le peigne pour teindre les Cheveux de toutes nuances; POMMADE qui les fait réellement pousser en peu de jours; EAU garantie pour faire tomber les poils en dix minutes, sans inconvénients; CRÈME qui efface les rousseurs et blanchit, à l'instant même, la peau la plus brune; CRÈME de Perse qui enlève le hâle et les gerçures; EAU des Sultanes qui rafraîchit le teint et lui donne un coloris vif et naturel; PÂTE qui blanchit et adoucit les mains à la minute; EAU qui blanchit les dents et détruit de suite la mauvaise haleine, même après avoir fumé. Prix: 6 fr. chaque article. On essaie avant d'acheter. Affranchir. Le dépôt est chez M^{me} EUGÈNE, rue de l'Université, n° 46, au coin de la rue du Bac, à l'entresol, près le Pont-Royal.

A ce Numéro est jointe la planche 739.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.